

– Prologue –

Le douloureux réveil du ministre

Lundi 12 mars 2018 – 5 h 30

Le téléphone sonne dans la chambre de Marc Regourdeaux, ministre de l'Intérieur. Ce dernier se retourne dans son lit sans décrocher. À la quatrième tonalité, le répondeur se déclenche dans son bureau. La communication est immédiatement coupée. Trente secondes plus tard, nouvelle sonnerie. De l'autre côté du lit, Anne, sa femme, se retourne vers lui en bougonnant.

— Marc...

Le ministre remue sans répliquer. Tout juste s'il ajuste le masque qui protège ses yeux de la lumière. Mais, une minute plus tard, la sonnerie retentit de nouveau.

— Marc, réveille-toi, cela doit être important...

— Quelle heure ? questionne-t-il, ronchon.

— 5 h 30... Je...

— Dis-leur de rappeler plus tard.

Encore une fois, la communication a été coupée dès l'enclenchement du répondeur et, trente secondes plus tard, la sonnerie aigrette du téléphone en bakélite, lubie de sa compagne pour les vestiges d'un autre temps, résonne de nouveau dans la chambre.

— Marc, je décroche, lève-toi ! Allô ?

Le ministre de l'Intérieur entend une voix s'exprimer à l'autre bout du combiné, sans aucun respect de leur sommeil. Il bâille, s'étire et tend la main vers l'appareil que sa femme écarte de son oreille. Elle pose la main sur le micro et chuchote.

— Le directeur général de la Police nationale, tu prends ?

— Regourdeaux ! aboie-t-il en prenant le combiné. Vous avez vu l'heure, Gaillard ?

Dans son bureau, le directeur général de la Police nationale, Cédric Gaillard s'excuse à peine. Lui est tiré à quatre épingles comme toujours. Costume croisé à l'ancienne, cravate sobre, coupe impeccable, joues rasées de frais. Bref, l'image qu'un haut fonctionnaire digne de ce nom doit, selon lui, donner aux Français, ce dont l'autre se moque.

— Monsieur le ministre, je suis vraiment navré de vous réveiller, mais là...

— Au fait ! tonne le ministre agacé en ôtant enfin le bandeau noir de ses yeux.

— Bon, une patrouille de gendarmerie d'Argentan qui faisait une ronde autour du haras du Pin vient de tomber sur un gros problème...

— Allez ! expliquez-vous, bon sang !

— Quatre corps dans des sacs poubelles...

— Quatre !

— Oui. Ils sont posés devant l'église dans le village du Vieux Pin.

— Dans des sacs poubelles ? Découpés ?

— Euh, non, entiers.

— De grands sacs alors ! Vous êtes sûr de vos infos ?

— Mes excuses, monsieur le ministre, répond le policier – il connaît l'animal, il aurait dû commencer par donner tous les détails avant, mais ce type lui est franchement antipathique. Non, il y a quatre sacs, ce sont

des sacs à gravats comme sur les chantiers, mais noirs et il y a un corps par sac. Ce sont des enfants... enfin, selon les gendarmes !

— Bordel de merde ! Et vous attendiez quoi pour le dire ! Et naturellement, ces cons ont ouvert les sacs... J'espère au moins qu'ils n'ont pas sorti les corps et déposé leurs empreintes partout ! Bon, rendez-vous dans mon bureau dans... quarante-cinq minutes. Le ministre raccroche et se lève précipitamment.

— Anne, tu peux sonner Michel ! On part au ministère dans cinq minutes...

— Il ne va pas y aller en pyjama ! Laisse-lui le temps de s'habiller, le contredit sa femme.

— Cinq minutes ! affirme ce dernier. Et je me fous de sa tenue.

— Tu auras l'air malin si ton chauffeur ressemble à un bagnard !

— Parce que tu connais la couleur de son pyjama, toi ?

— Mais non, que vas-tu imaginer ? C'est de l'humour... Tu sais de quoi je parle ? « De l'humour ! »

Le ministre marmonne entre ses lèvres tout en passant son pantalon.

— Je t'en foutrais de l'humour, moi, à cette heure...

– Chapitre 1 –
Nouvelle équipe

Lundi 12 mars 2018 – 6 h 14

Quarante-trois minutes plus tard, exactement, la Peugeot 508 noire franchit le porche de la place Beauvau. Dans la cour, trois autres véhicules sont déjà présents. Deux chauffeurs discutent en se frottant les mains sous la protection de la voûte. Le sien se précipite, un parapluie à la main, pour protéger le ministre. Regourdeaux descend de la berline et gagne son bureau sous une pluie diluvienne contre laquelle le parapluie se montre plutôt inefficace.

— J’ai fait patienter ces messieurs dans la petite salle, lui annonce le planton au garde-à-vous alors que ce dernier ôte son pardessus ruisselant.

— Ces messieurs ?

— Oui, il y a aussi le général Pautre. Je sais bien que... mais... Pautre est le commandant en chef de la DGGN, direction générale de la Gendarmerie nationale, la bête noire du ministre.

— La troisième voiture ?

— Euh, je ne sais pas monsieur, elle était là à mon arrivée.

— Eh bien, renseignez-vous !

— Oui, monsieur, dois-je...

— Bien ! le coupe Regourdeaux, faites-les entrer dans mon bureau.

Pendant que le jeune homme va chercher les deux officiers, le ministre ouvre son bureau et allume les lampes d'ambiance près des fauteuils. Inutile de se crever les yeux.

— Entrez, messieurs. Asseyez-vous ! les invite-t-il, sèchement.

— Monsieur le ministre ! salue obséquieusement le général.

— Alors ?

Regourdeaux ne se donne même pas la peine de saluer le militaire.

— Une patrouille mobile de la caserne d'Argentan en charge de la protection du haras du Pin et des environs a découvert, lors de sa ronde, au passage dans le village du Pin, quatre gros sacs noirs au beau milieu de la place. Avec la pleine lune, ils les ont vus de la route. Et lorsqu'ils se sont approchés, l'odeur... Alors, ils ont ouvert un des sacs et là...

— Ils ont ouvert ! Bien, pas besoin de détails. Vous avez fait le nécessaire ?

— Oui, monsieur le ministre, l'IRCGN¹ est prévenu. Ils seront sur place dans moins de deux heures.

— Arrêtez-les !

— Pardon, mais...

— Je ne cause pas français ? Gaillard, comment s'appelle votre spécialiste, le gros ?

— Pasquier ?

— Oui, comme les brioches... vu son gabarit. Bon, vous l'envoyez sur place avec toute son équipe. En urgence.

— Monsieur le ministre, grogne le général rouge de colère, je me permets de vous rappeler que les corps ont été découverts par la gendarmerie, et ce, dans une zone sous autorité de nos services.

— Écoutez, Pautre, vos gars vont saloper les sacs... si ce n'est déjà fait. Ils n'auraient jamais dû les ouvrir sur place.

1. Institut de recherche criminelle de la Gendarmerie nationale.

— Mais, ils n'ont fait que leur travail...

— Justement, qu'ils en restent là. Je ne veux pas, vous m'entendez, je ne veux pas que cela s'ébruite, comme je refuse que des pistes soient négligées ou perdues en raison de leur manque de précautions... Alors, évitez de me contredire sans arrêt !

— Je ne peux pas vous laisser...

— Si, vous pouvez, d'ailleurs, c'est un ordre ! Vous collaborerez peut-être à l'enquête si le juge d'instruction nommé en convient et c'est déjà beaucoup ! Au vu du nombre de victimes, j'en doute !

— Puis-je connaître les raisons de ces largesses ? lui répond le général d'une voix d'outre-tombe.

Le ministre agacé se lève, se rend à son bureau, en ouvre un tiroir duquel il sort une chemise rouge, il en extrait une pochette de même couleur contenant deux sachets plastiques et un dossier. Il ouvre ce dernier et attrape la seconde feuille qu'il dépose devant le gendarme.

— Vous le savez parfaitement ! Par ailleurs, tenez, prenez ! Et lisez à haute voix, notre camarade ici présent a le droit de savoir ! Avant toute chose, je tiens à vous préciser que cette missive a été expédiée à mon attention personnelle en recommandé et non pas ici, mais à mon domicile personnel. Bien entendu, les services de sécurité l'ont examinée. Pas d'empreintes, enveloppe et papier de grande diffusion. La lettre a été envoyée par internet et en passant par de nombreux relais. Bref, introuvable. D'autres questions ?

— Euh non.

Le général se saisit de la feuille, après avoir calmement essuyé puis chaussé des lunettes de vue extraites d'un minable étui de plastique orange criard.

Il toussote pour éclaircir sa voix et après un temps sûrement consacré à une première lecture s'exécute :

*« Devant la maison de dieu, au détour des écuries,
quatre petites nymphettes innocentes, de mon char tomBeront...
De leurs regards morts jailliront les éclairs de ma colère.
Prenez garde aux signes, les mains de vos hommes troublés
Pourraient, par mégarde, les effacer.
Ne perdez pas les indices au cœur de la terre,
Envoyez l'homme sans âme, lui seul peut faire la lumière...
À bientôt, monsieur le ministre... d'autres nymphettes sont déjà en
route... »*

Il repose la feuille de papier sur le bureau et passe la main sur son visage.

— Satisfait ?

— Euh... je... Qui est l'homme sans âme ?

— Aucune idée. Ce courrier est arrivé samedi, donc il y a deux jours, sans aucun moyen d'en identifier l'origine, je vous l'ai déjà dit. Nous aurions pu croire à une plaisanterie s'il n'avait été posté en recommandé.

— Le nom de l'expéditeur ? questionne le directeur de la Police à tout hasard.

— Regardez vous-même, lui répond le ministre en tendant le sachet contenant l'enveloppe.

Gaillard l'examine rapidement et reprend à haute voix :

— Expéditeur... « Ange Gabriel – Nuage Principal. 00 000 Le Paradis ».

— Pas mal, non ? Je ne sais pas qui est le crétin qui a accepté ce recommandé à la poste, mais il a fait fort.

— On va chercher. Mais si cela est parti d'un ordinateur, je pense qu'il est très facile de le leurrer. Et puis, l'homme sans âme, je ne vois pas non plus...

— Donc, vous êtes d'accord avec moi, ce courrier est bien en lien avec la découverte de cette nuit.

— Affirmatif ! ajoute le général. Les allusions sont sans équivoque.

— Possible, nuance Gaillard. Qui nous dit qu'il ne s'agit pas du courrier d'un fou et d'un fabuleux hasard ? Pour l'instant, nous n'avons aucune preuve matérielle. Bien que, tant de précautions... Mais on ne sait plus, de nos jours.

— Bon, messieurs, je ne vous retiens pas. Gaillard, à vous l'enquête ! Pautre, vous gérez la logistique, et en cadence, hein ? Ça, vous savez faire !

Les deux hommes quittent le bureau ensemble et le premier à prendre la parole au bout du couloir est Pautre.

— Gaillard ?

— Oui ?

— On se partage le travail comment ?

— Vous me prenez pour un idiot ou vous êtes sourd ? Je crois que Regourdeaux a été clair.

— Vous savez bien qu'il ne peut pas sacquer la gendarmerie ! Néanmoins, la zone de la découverte des corps...

— Ben, je crois aussi qu'il a ses raisons, non ?

— C'est un malheureux concours de circonstances...

Trois mois plus tôt, à deux heures du matin, deux gendarmes se sont lancés à la poursuite d'une voiture sur une route départementale de Bourgogne... Sans sirène, sans gyrophare, avec une voiture banalisée. La conductrice du véhicule affolée, paniquée, a accéléré. Au bout de trois kilomètres, la voiture des gendarmes collée au pare-chocs, le véhicule a brutalement quitté la route et effectué une dizaine de tonneaux. Le passager arrière, fils d'une star du barreau, a été éjecté et a survécu. Bien que choqué et tétraplégique depuis, il a décrit la scène en détail, version que les photos qu'il a eu le courage de prendre avec son téléphone confirment. Les deux occupants avant sont morts, brûlés vifs, prisonniers des tôles de leur véhicule. La conductrice titulaire du permis de conduire depuis une semaine était la fille du ministre de l'Intérieur.